



HAL
open science

Les graffiti politiques : porte-parole des enjeux de la ville

Anna Giraudeau-Warden

► **To cite this version:**

Anna Giraudeau-Warden. Les graffiti politiques : porte-parole des enjeux de la ville. Architecture, aménagement de l'espace. 2021. dumas-03676574

HAL Id: dumas-03676574

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03676574>

Submitted on 24 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LES GRAFFITI POLITIQUES

PORTE-PAROLE DES ENJEUX DE LA VILLE



LES GRAFFITI POLITIQUES : PORTE-PAROLE DES ENJEUX DE LA VILLE

Note 1 : Le mot « graffiti » sera utilisé au singulier et au pluriel tel quel dans tout ce mémoire de par son étymologie (cf.chapitre 1).

Note 2 : Pour la plupart des entretiens réalisés, les noms des personnes ne seront pas précisés afin de préserver leur anonymat.

Note 3 : Les pièces graphiques dont l'auteur n'est pas mentionné sont des productions personnelles.

ANNA GIRAUDEAU-WARDEN

Mémoire de master, ENSA Nantes, 2021
Lieux et Enjeux, sous la direction
d'Anne Bossé, Élise Roy et Théo Fort-Jacques

MERCI

À Anne Bossé, Théo Fort-Jacques et Élise Roy
pour leur suivi précieux et leurs conseils,

Aux personnes rencontrées et interviewées pour
la sincérité et l'authenticité de leurs témoignages,

À Jean-James, Camille et Thomas pour leurs
précieuses relectures,

Et enfin, à mon entourage, pour leur soutien,
leur bonne humeur et leur confiance en moi.

PRÉAMBULE

Dans le cadre de ma troisième année, je suis partie à Athènes de septembre 2018 à juin 2019.

La découverte d'une nouvelle ville, d'une nouvelle culture, d'une nouvelle langue, d'autres modes de vie mais aussi les rencontres fructueuses que j'y ai faites constituent une expérience personnelle qui m'a profondément touchée.

Si vous avez la chance de pouvoir y aller un jour, que ce soit pour une courte ou longue durée, vous serez certainement surpris par la présence presque continue d'un grand nombre d'individus, locaux et touristes, investissant jour et nuit les espaces publics extérieurs de la capitale grecque. Pourtant, ce qui m'a marquée, ce sont ces images tracées, dessinées, gravées ou encore bombées sur tout ce qui peut être considéré comme surface de la ville.

La Grèce a particulièrement été frappée par la crise économique de 2008. Celle-ci a engendré des crises sociales et politiques auxquelles le gouvernement peine à faire face. Depuis, tags et graffiti se sont multipliés à travers la capitale. Il suffit de faire la lecture de quelques-uns pour comprendre son histoire. Ces marques sont révélatrices des problèmes et des enjeux revendiqués par les auteurs.

Ainsi, chaque mur de la capitale grecque appartenant à la sphère publique est tagué, griffonné, révélant des formes d'appropriation et de transgression. Ces micro-actions sont transcrites sur chaque surface libre. Elles jouent un rôle important quant à la perception de la ville par ses usagers.

Le quartier populaire d'Exarcheia à Athènes est particulièrement touché par le phénomène de graffiti. Loin d'avoir une renommée positive, il y fait pourtant bon vivre. Nombreuses sont les terrasses des bars et restaurants qui jalonnent ses petites ruelles. Ce quartier vit au rythme des fréquentations diverses, il oscille entre moments calmes et manifestations. Cependant, il a mauvaise réputation. Il est perçu comme désagréable, dangereux et nuisible, surtout pour les personnes étrangères. Décrit comme un espace urbain sale et risqué, il est marqué par de nombreux tags et graffiti et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles le portrait généralisé d'Exarcheia n'est pas glorieux.

En 2018, les élections présidentielles approchent. Les inscriptions sur la capitale grecque se propagent, elles deviennent un moyen d'expression. Parallèlement, la réputation du quartier d'Exarcheia se libère. Une certaine forme de reconnaissance de ce quartier en tant que lieu de culture, d'échanges et de promenades se développe. Suite à cet appel, certains touristes s'y aventurent. Ils viennent pour contempler les images tracées sur les murs de ce quartier.

Cette réputation étant, j'ai sillonné ses rues, je m'y suis perdue à de nombreuses occasions, tout en observant et prêtant un œil attentif à ce qui auparavant n'avait jamais vraiment piqué ma curiosité. Ainsi est née la première intention de mon sujet de mémoire.

De retour à Nantes en septembre 2019, ces images d'une ville à travers ces graffiti restent dans mon esprit. Je me suis rapidement rendu compte que ma carte mentale de Nantes sur les lieux pratiqués par les graffeurs était fragmentée et très partielle. Pourtant, mes déplacements se faisaient principalement à pied. J'ai alors pris conscience que je ne prêtais que très peu d'attention à ce qui m'entourait, en particulier concernant les pratiques dites marginales telles que le graffiti.

Ainsi, en débutant cet exercice de mémoire, mon objectif premier a été de me former un regard plus aiguisé sur le paysage urbain nantais à travers le prisme du mouvement du graffiti.

Je tiens à préciser que j'ai débuté ce mémoire en tant que non-initiée à la pratique du graffiti. Je ne graffe pas. La photographie, les observations, les lectures et les entretiens constitueront une grande part de la matière de ce travail de recherche.

Cette étude a débuté en septembre 2019 et se termine désormais en été 2021. Elle a été fragmentée, mise sur pause et reprise de manière discontinue. Suite à mon retour précipité de Colombie en mars 2020, je ne suis revenue à Nantes qu'en septembre 2020. C'est dans ce contexte de crise sanitaire inédite que j'ai écrit mon mémoire.

SOMMAIRE

Introduction p.13

Porte-parole p.17

Partie 1

Le graffiti comme pratique transgressive de l'urbain

Chapitre 1 p.21

Les graffiti : une pratique marginale de l'espace public

Chapitre 2 p.37

Supports et matérialités

Chapitre 3 p.51

Géographies, territoires et temporalités

Partie 2

Le graffiti comme messenger de la ville et de ses usagers

Chapitre 4 p.59

Les graffiti politiques porteurs d'enjeux urbains et sociaux

Chapitre 5 p.69

L'institutionnalisation du graffiti dans les espaces publics

Chapitre 6 p.85

La redéfinition potentielle du statut et du rôle du graffeur :
accepter ou revendiquer

Conclusion p.89

Bibliographie p.92

INTRODUCTION

L'objet de ce mémoire se concentre sur les graffiti politiques dans les espaces publics en ville. Considérés en tant que pratique marginale, ils exposent une forme d'expression du street art dans les espaces urbains. Il s'agit d'un phénomène urbain visible envahissant notre environnement quotidien. Ainsi, ils pourraient nous aider à mieux interpréter le plan de la ville.

D'une part, le support des graffiti, la ville, de nature et de fonction multiples, appartient à la sphère publique. Tagué, griffonné, modifié, l'espace public révèle des formes d'appropriation et de transgression. Ces micro-actions sont multipliées sur chaque surface libre. Elles jouent un rôle important quant à la perception de la ville par ses usagers. Ainsi, les acteurs manifestent à travers ces formes d'expression dites marginales. Les graffiti ont pour vocation d'être éphémères. Alors que sur certains murs, pochoirs, graffiti et tags se mélangent, matérialisés les uns après les autres, se superposant et se cachant tour à tour sur certaines surfaces de la ville, d'autres prennent leurs marques. Ils sont institutionnalisés.

D'autre part, souvent engagé et engageant, le graffeur est un usager particulier de la ville. Il occupe ces espaces urbains. Il expose un jeu avec les limites de ces espaces, revendiquant ses droits à la ville. Les possibles de la ville sont ainsi redéfinis. Dans la mesure où les usages de ces espaces publics, espaces disputés, provoquent des rencontres entre les différentes manières d'être et de pratiques de ces lieux, ils peuvent être considérés comme politique. Il s'agit de reconsidérer les graffiti comme des êtres vivants et non plus comme des objets inertes, réduits à leur signification propre, en mettant en perspective leurs dimensions performatives.

Mon travail propose une interprétation de la force des images inscrites sur la surface de la ville. Il cherche à exposer le rôle des acteurs dans le processus des mutations urbaines. Ainsi, que ce soit pour les pochoirs, les graffiti, les affiches, les collages ou les stickers, la question du support est associée à la diffusion du message, que ce soit à l'intérieur de la ville ou bien hors de ses limites.

À la recherche des sens cachés de la ville qu'elle exprime encore, il faut prendre le temps d'observer et d'expérimenter ces espaces publics. Il faut se laisser guider par notre intuition et notre regard afin d'enrichir notre perception. Les graffiti peuvent être considérés comme une inscription sur une surface mais aussi comme une marque qui forme, et se définit, par son contexte. Par leur matérialité, les graffiti proposent un regard différent sur les éléments architecturaux de la ville. Ils composent une couche de la surface de la ville. Ils prennent part à la culture visuelle de celle-ci, entre l'esthétique et la politique de l'espace urbain. Ils ponctuent l'espace, incitant une lecture particulière de Nantes. En créant nos propres trajectoires, l'organisation spatiale est alors remise en question, modifiée, tordue, segmentée et reliée.

Mais au-delà des conséquences visuelles des graffiti, il s'agit de saisir et d'interpréter le plan de la ville, expression de son discours, en lien avec les mutations urbaines produites par cette pratique qualifiée de marginale. Cette réflexion appelle à porter une attention particulière sur une pratique généralement incomprise et méprisée. Il s'agit d'être attentif aux objets et acteurs, bien souvent ignorés par les études urbaines, qui se manifestent pourtant continuellement sous nos yeux. Ils font partie intégrante de notre quotidien.

Je vous propose de voir ce mémoire comme une opportunité pour poser un nouveau regard sur le paysage urbain nantais et les graffiti qui le marquent. Ces derniers ont-ils toujours pour vocation de questionner la politique ?

Dans un premier temps, je développerai sur la pratique du graffiti dans l'espace urbain. Dans un second temps, j'analyserai la manière dont le graffiti est utilisé, par les politiques et les usagers de la ville, pour véhiculer des messages.

Je vous invite à suivre mon expérience et à découvrir ces parcours expressifs et évolutifs.

PORTE-PAROLE

Ce terme est communément employé pour désigner une personne chargée de présenter auprès d'un public les opinions, les requêtes ou les décisions d'un autre individu ou d'un groupe de personnes. Elle s'exprime au nom de ces derniers.

Par extension, un mouvement social, culturel, politique ou un signe peut être considéré comme porte-parole. Il devient alors un outil de communication, révélant les idées et les revendications d'un autre individu ou d'un groupe donné. Par exemple, un journal peut transmettre les idées d'un parti, il en est alors l'interprète.

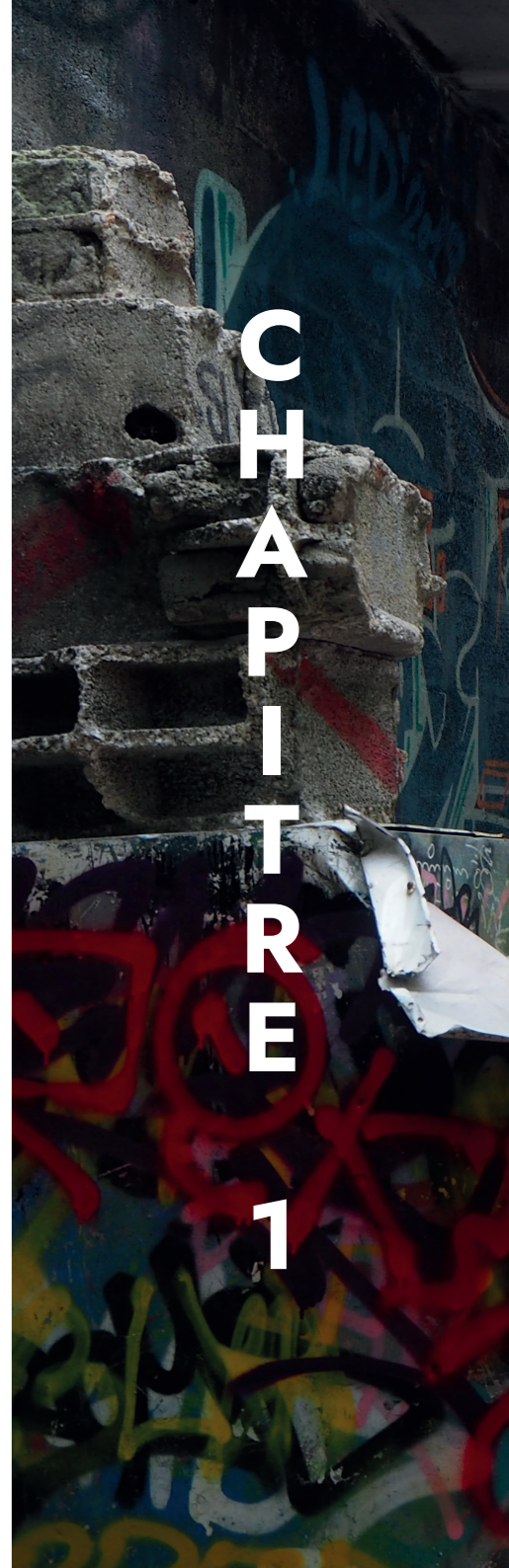
Un porte-parole, qu'il soit objet inerte ou personne vivante, a pour rôle de veiller à ce que la communication des idées soit faite de la manière la plus appropriée possible. Il recherche à optimiser l'impact des messages transmis. Un porte-parole s'adresse à un public spécifique, ou cherche à sensibiliser les néophytes. Souvent construit de manière empirique, il devient une force de communication et de débat. En ce sens, le graffiti peut être considéré comme porte-parole de son auteur.

PARTIE 1

**LE GRAFFITI COMME PRATIQUE
TRANSGRESSIVE DE L'URBAIN**

**LES GRAFFITI : UNE PRATIQUE
MARGINALE DE L'ESPACE PUBLIC**

**C
H
A
P
I
T
R
E
1**



La marche comme méthode d'enquête

Explorer - Analyser - interpréter

Dans cette étude, la marche a été la méthode d'enquête de terrain privilégiée. Elle offre la possibilité d'observer in situ, à Nantes, les traces des graffeurs, leurs déplacements mais aussi leurs relations avec l'espace urbain et les autres usagers. Loin d'être une activité neutre, la marche questionne également les transformations des espaces générés par des actions d'appropriation des espaces publics. Elle permet de multiplier les points de vue physiques de la ville et des usagers.

La marche dans la ville renvoie à l'idée du refus de la vitesse et des parcours imposés par le rythme incessant de l'urbain. Il est important de s'accorder du temps, le choix de sa durée et de profiter de pauses personnelles pour faciliter les échanges avec les autres.

Les marcheurs, qu'ils soient familiers ou étrangers aux parcours qu'ils suivent, se déplacent, s'arrêtent et peut-être même se posent pour contempler, sans nécessairement prêter attention à l'environnement qui leur est proche. Les figures des marcheurs sont diverses : le passant occasionnel allant d'un point à un autre dans la ville, l'usager quotidien ou l'habitant, le passager en transit dans l'espace urbain, le touriste au regard curieux de passage à Nantes, etc.

Les graffeurs, quant à eux, sont des usagers particuliers de l'espace public, dans le sens où ils créent leurs propres trajectoires dans la ville. Qu'elle soit effectuée par le graffeur ou par tout autre usager de l'espace urbain, l'action de marcher constitue une transformation expérimentale de l'espace à travers la présence d'un corps en mouvement. Ainsi, entre l'utilisation réelle de l'espace (considérée comme une intervention physique pure) et la simple observation statique de

l'espace (comme une intervention uniquement symbolique), la marche représente un discours d'entre-deux.

En parallèle, nous pouvons rapprocher l'importance de la marche à la notion du flâneur. Au regard de la variété des idées et des débats constituant cette notion, celle-ci a été personnellement réinterprétée puis adoptée afin de pouvoir réaliser les différentes enquêtes de terrain.

Le concept de « *flâneur* » a d'abord été exposé au XIX^{ème} siècle à travers les poèmes de Charles Baudelaire. Le poète présente le flâneur comme un observateur détaché de la scène urbaine. Cet individu, masculin, a un rôle clé dans la compréhension et la représentation de la ville. L'idée du flâneur a été, avant tout, associée aux expériences des poètes, des artistes et des intellectuels qui se promenaient dans la ville dans le but de l'interpréter et de révéler un regard critique sur les processus de transformation des espaces urbains. Ce concept a été repris puis retravaillé par Walter Benjamin. Selon lui, la notion du flâneur est, pour l'observateur, un outil d'analyse des espaces urbains et des modes de vie.

Depuis, de nombreux chercheurs, notamment philosophes, écrivains et sociologues, ont analysé puis interprété le concept du flâneur, révélant une diversité de points de vue de l'utilisation contemporaine de cette notion. Ainsi, le rôle du flâneur dans la production et l'expérimentation des espaces urbains a longtemps été débattu dans la littérature.

« *Le flâneur n'est pas seulement le vagabond dans la ville, chose qui doit être étudiée. La flânerie est une méthode de lecture des textes, de lecture des traces de la ville. C'est également une méthode d'écriture, de production et de construction de textes* » ¹

1. Featherstone M., *The Flâneur, the city and virtual public life*, in *Urban Studies*, n° 35, 1998, p. 909

Cette enquête considère le flâneur comme un corps mouvant dans l'espace, utilisant la marche pour explorer, définir et transformer les espaces traversés. Il occupe la position de l'observateur mais aussi de l'intervenant. Son statut se différencie de celui du touriste. En effet, ce dernier dispose d'un temps restreint et de peu d'opportunités. Bien qu'il soit curieux de découvrir la ville, il s'écarte de la foule. Contrairement au touriste, le flâneur tente d'entretenir une relation avec la foule, ou du moins réduire sa distance avec elle. Le flâneur se déplace à pied, en conciliant trois activités : la marche, l'observation et l'interprétation.

Par la marche, la trajectoire formée par le mouvement de la personne transforme l'espace qui l'entoure. Le flâneur représente également une figure essentielle dans le processus de mise en scène de l'espace urbain. Il peut être considéré soit comme un acteur et utilisateur de l'espace public, ou bien comme un narrateur et interprète de l'espace lui-même, l'un n'excluant pas l'autre. Ainsi, pour lui, le corps en mouvement dans l'espace urbain n'est pas seulement celui des jambes, mais surtout celui des yeux et de l'esprit. En plus d'observer, il devient également producteur de sens. Il contribue à définir la scène urbaine en interprétant l'espace. Il le raconte et donc le (re)symbolise. Il crée ainsi la possibilité de suivre des parcours alternatifs. Ce promeneur solitaire, ce flâneur attentif, se révèle être, à sa manière, un artiste de la rue, capable d'exercer plusieurs talents : il peut être écrivain, photographe, graffeur ou encore architecte de par son parcours. Ce flâneur, c'est moi. Mais c'est aussi le graffeur. C'est celui qui trace sa propre trajectoire à travers la ville.

En tant qu'acteur de l'espace, nous nous déplaçons sans règle précise dans la ville. À la découverte tant d'éléments cachés que visibles, mais délaissé par notre intérêt, nous nous laissons surprendre. Il s'agit de se perdre, puis de se retrouver dans les labyrinthes de la ville, au fil de nouvelles trajectoires.

L'objectif est de se détacher de l'« *attitude blasée* », une attitude peu impressionnée ou indifférente à quelque chose de trop vécu ou vu si souvent auparavant. Cette attitude a été définie par G. Simmel : « *Le blasé [...] est tout à fait incapable de ressentir les différences de valeurs, pour lui, toutes choses baignent dans une totalité uniformément morne et grise; rien ne vaut la peine de se laisser entraîner à une réaction quelconque* ».²

Ainsi, au lieu d'accepter de manière passive les conditions actuelles de l'espace, le flâneur devient le générateur de situations nouvelles. En tant que nouveau flâneur, le graffeur définit de nouveaux parcours pour le spectateur. En laissant des traces, il cartographie des territoires, il construit de nouvelles trajectoires et il redéfinit des contextes. Il devient le moteur de transformations urbaines. Il est alors important d'être attentif pour percevoir et lire les sens plus ou moins cachés du paysage urbain exposé.

La marche m'a permis d'explorer, d'identifier, d'analyser et d'interpréter mes différents terrains d'étude. Tous sont situés dans la ville de Nantes. Cette approche s'est déclinée en plusieurs étapes. Dans un premier temps, je me suis tenue à distance des usagers. Le fait de marcher a marqué le début de mon observation. Ensuite, j'ai accompagné certains graffeurs dans leurs trajets. Des entretiens ont alors été réalisés. Dans un dernier temps, j'ai suivi à distance, dans une posture d'étrangère à la pratique du graffiti, ce qui se passe, mais aussi pour apprendre à connaître le sujet concerné.

À travers les marches réalisées pour ce mémoire, les comportements observables seront contextualisés en fonction de divers paramètres émergents, qu'il s'agisse des lieux eux-même, des morphologies spatiales, des temporalités ou bien des situations sociales.

² Simmel G., *La Philosophie de l'argent*, éditions PUF, traduction de S. Cornill et P. Ivernel, Paris, 1987, p.108



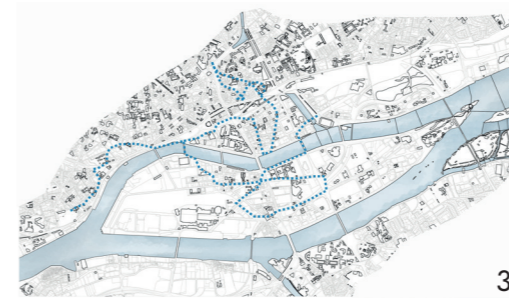
Carte de Nantes : le terrain d'enquête, entre le centre-ville, l'île de Nantes et Bas Chantenay



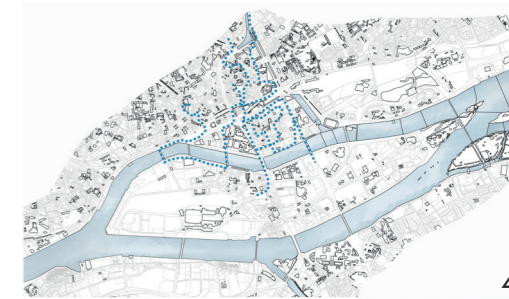
1



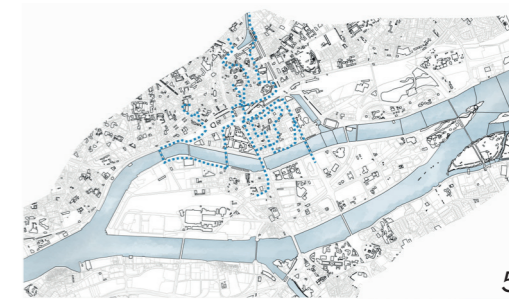
2



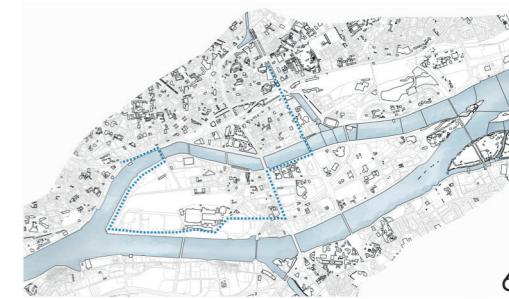
3



4



5



6

Six exemples de parcours réalisés plusieurs fois, entre novembre 2019 et juillet 2021

Une histoire de graffiti : une pratique sociale et des techniques particulières

Dans un premier temps, il est important de différencier les graffiti des tags. D'une part, les graffiti reconnus en tant que tels sont apparus aux États-Unis dans les années 1960. Présents dans les espaces publics, ils ont été utilisés comme un outil de propagande par des activistes politiques mais aussi par des gangs voulant marquer leur territoire. Le mot « graffiti » vient de l'italien, il évoque une écriture griffonnée à la hâte. Il représente ainsi une première forme d'expression spontanée.

D'autre part, les tags se différencient des graffiti par leur intention. Développés dans les années 1970, ils font office de signature. Les auteurs veulent s'affirmer et s'afficher sans être directement vus. Ils sont à la recherche d'une identité, posant sur les murs de la ville leur étiquette. Ils se concentrent sur la forme même des lettres dessinées à la recherche d'une reconnaissance individuelle. Les graffeurs mettent leur corps à l'épreuve du terrain afin de produire leurs œuvres. En France, le tag a surtout été développé dans les années 1990.

Le tag, tout comme le graffiti, se présente sous plusieurs apparences. Un vocabulaire semblable, voire identique peut être utilisé dans les deux mouvements, ce qui rend d'autant plus difficile leur différenciation. Ainsi, leur distinction peut certainement être établie de par leur forme, mais elle est aussi, et surtout, établie par leur visée.



Le dos de ce panneau signalétique présente 10 sticks (ou stickers).



Exemple 1 d'une brûlure : la forme utilisée est le « throw up », le lettrage est désigné par le terme « bubble ».



Exemple 2 d'une brûlure : deux caractéristiques, le «top to bottom » et le « drop ».

Des formes repérées ...

Les tags et les graffiti peuvent exister sur un petit format autocollant, signature du graffeur : c'est le stick. Celui-ci a plusieurs avantages. Dans un premier temps, selon son emploi, l'auteur peut soigner l'effet esthétique de sa signature, sachant que la reproduction est simple. Dans un deuxième temps, sa « pose » reste simple et discrète. Les dangers et les risques affectés à celui qui pose son stick sont ainsi remarquablement réduits. Dans un troisième temps, la qualité du support permet une durée de vie assez longue du stick.

La « brûlure »³, autre procédé appartenant à la catégorie du tag, se présente sous la forme d'un lettrage d'une ou plusieurs couleurs. Elle est plus travaillée et mieux calligraphiée que le tag « banal ». La brûlure se décline selon ce qu'on appelle les « outlines » (les contours), représentant la maîtrise des lettres, la maîtrise du jet sur le mur et les « caps », en d'autres termes les types de « bouchons » employés. Le lettrage regroupe plusieurs styles dont le « throw up » (vomir), le « block style » ou encore le « top to bottom » (de haut en bas). Le premier prend la forme d'une brûlure en deux couleurs maximum : une couleur pour le contour et une autre pour l'intérieur de la lettre. Le « throw up », réalisé très vite, est considéré comme l'élaboration la plus simple de lettrage. Le « block style » est constitué de lettres carrées et le « top to bottom » couvre la hauteur du support du haut jusqu'en bas.

Il existe aussi plusieurs calligraphies pour le lettrage. Le « bubble » (bulle), ou le « flop », est un lettrage arrondi comme des ballons. Le « drop » ou le « block » constitue un lettrage carré couvrant la totalité d'un espace bien défini et le « wild style » (style sauvage) est un mélange stylisé de différentes lettres.

3. Contrairement à ce que ce terme peut évoquer, la « brûlure » ne désigne pas une technique spécifique qui consisterait à noircir une surface avec une flamme. Elle ressemble formellement à un graff. Il s'agit d'une forme de lettrage particulière.

La dernière forme d'expression est la fresque ou le graff-mural. Il s'agit d'un graffiti jugé des plus évolués. Il compose la représentation de scènes de la vie quotidienne dans des couleurs fluorescentes sur un support comme la palissade ou le mur. Le graff mural est un travail graphique complexe, fait à partir d'un croquis. Qu'il soit lettrage ou dessin importe peu, souvent les deux sont mélangés. On parle alors de fresque. Le graff mural ou la fresque aérosol est un art décoratif comme un autre, mais ils nécessitent une technique spécifique. La particularité de ce mouvement est qu'il est le signe d'une présence.



Photographie prise en janvier 2020

La «Fresqu'ite » est un exemple d'une fresque présente sur le Hangar 20 (Hangar à Bananes). Elle a été réalisée en 2015 par les élèves de Bac Pro du Pôle des Arts Graphiques de la Joliverie, en partenariat avec le Studio de design Katra, l'artiste Ador et Nantes Saint-Nazaire Port.

La complexité de l'espace public : communiquer et faire débat

« Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. L'espace est un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unité polyvalente de programmes conflictuels ou de proximités contractuelles ».⁴

L'espace public est une notion récente. Nombreux sont les théoriciens qui ont essayé de le définir. Mais il est difficile d'obtenir une définition fixe de l'espace urbain de par son caractère évolutif. Il existe une définition générale mais qui reste cependant partielle. A travers la vision commune, l'espace public regroupe les lieux d'usage collectif nécessaires à la circulation des individus et des biens, tels que : les voies, les rues, les parcs ou encore les espaces qualifiés de libres. Il s'agirait d'estimer des valeurs d'usage, non seulement pour les habitants de la ville, mais aussi pour toute personne de passage qui s'immerge dans la ville.

Cette définition fut spécifiée par de nombreux théoriciens, car les espaces publics sont des lieux spécifiques, exposant la complexité de la ville. La définition de Paquot (2009) différencie « l'espace public », « des espaces publics ». Selon lui, l'espace public au singulier indique le lieu du débat public, celui de la « pratique publique, pratique démocratique », alors que le deuxième terme identifié représente les lieux de circulation des habitants. Une prise de conscience de la variété des statuts et des enjeux des espaces publics est alors essentielle : entre lieux stratégiques, formes, fonctions et usages divers.

4. De Certeau M., *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, éditions Gallimard, Paris, 1990, p.173

« Ils [espaces publics] remplissent une fonction essentielle de la vie collective : la communication. Ils facilitent l'urbanité élémentaire et reçoivent, comme un don anonyme et sans réciprocité attendue, l'altérité. C'est dans les espaces publics que le soi éprouve l'autre. C'est dans ces espaces publics que chacun perçoit dans l'étrangeté de l'autre la garantie de sa propre différence ».⁵

L'espace urbain abrite une diversité de temps, de rythmes, de populations et d'idéologies. Ainsi, la question de la temporalité est essentielle dans la mesure où nous n'avons pas les mêmes pratiques et modes de vie : nous ne vivons pas tous les mêmes expériences dans la même temporalité.

Ces expériences ont encore évolué depuis que la crise sanitaire de la Covid-19 s'est installée. Les restrictions, les différents confinements et les couvre-feux ont mis en lumière des usages cachés. D'autres se sont aussi développés. L'inquiétude par rapport à la circulation du virus a eu un impact considérable sur la perception de l'espace public et de ses usages. Ainsi, certains espaces, tels que Vincent Gâche ou Bouffay, se sont retrouvés dépourvus de vie dans une temporalité où habituellement la foule abonde.

« Ma liberté me manque. J'avoue, après le premier confinement, j'ai franchi les interdits. J'ai besoin d'être dehors, de m'exprimer. C'est pas tout seul dans mon studio que je peux faire ça ».

L'acte de produire et de proposer quelque chose dans l'espace public n'est jamais anodin. Les graffeurs revendiquent le droit de s'exprimer en s'appropriant l'espace dans lequel ils vivent, quitte à être dans l'illégalité. La pratique questionne toutes les enjeux de ces espaces publics.

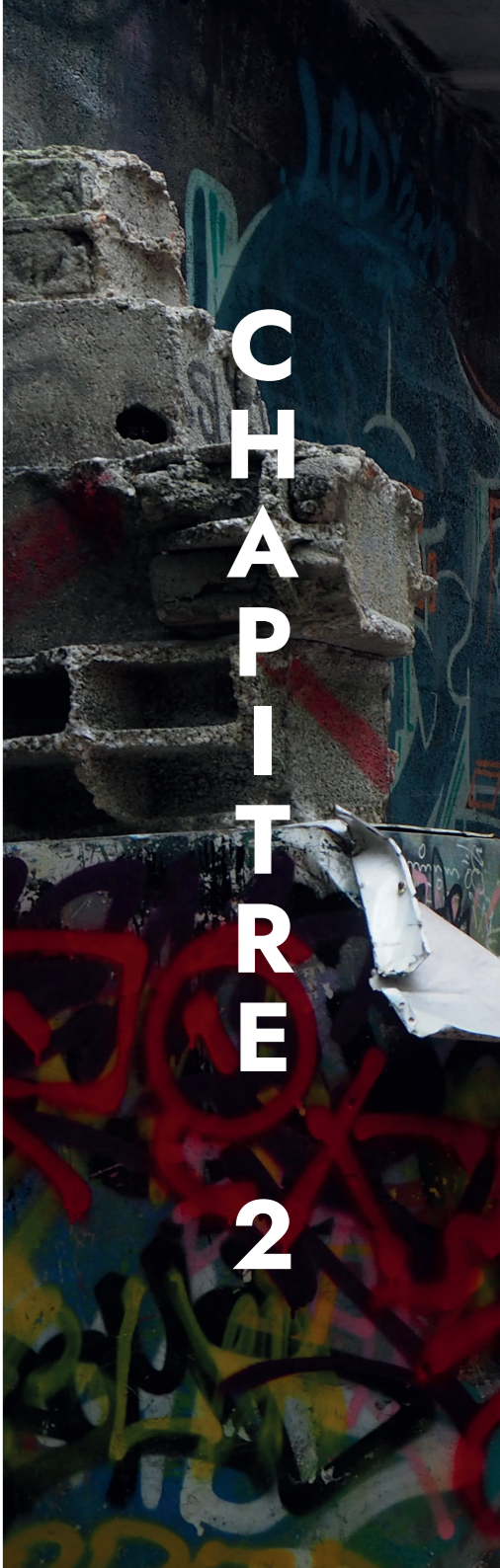
5. Paquot T., *L'espace public*, éditions La Découverte, collection Repères, Paris, 2009, p.7

« Il faut bien vivre et moi je vis réellement quand je graffe. Alors oui, il faut partager, mais au final ça fait un moment que c'est comme ça, alors on a appris à cohabiter. Tiens par exemple, je sais que vers la fin d'après-midi, pour avoir accès à ce mur là, c'est même pas la peine. Donc je viens plus tard. Et de manière générale, quand on vient assez souvent, on nous laisse tranquille. Mais bon, par principe, je vais pas venir tous les jours non plus, tout le monde a le droit à son tour quand même ».

Ainsi, nous pouvons nous questionner sur les processus de la fabrique de la ville entre les expériences de chaque individu, les revendications du droit à la ville par les citoyens et les procédés de régulation du territoire par les politiques publiques nantaises. Les usages des espaces publics peuvent être considérés comme politique dans la mesure où ils provoquent des rencontres entre les différentes manières de voir la ville et la pratique de ces lieux. L'espace public serait alors un moyen de communication et de faire débat.

SUPPORTS ET MATÉRIALITÉS

**C
H
A
P
I
T
R
E
2**



« Le graffiti est-il une cicatrice plus ou moins fragile sur le corps de la ville, ou constitue-t-il en partie la peau de la ville ? Mais alors, qui est le support de l'autre, malgré le fait de savoir que la ville a une présence bien plus antérieure au graffiti ? Y a-t-il un lieu commun aux deux ? [...] Une chose est certaine : c'est que chacun refuse de se considérer comme la peau de l'autre. Même si l'existence de la ville est bien plus antérieure à celle du graffiti, ce dernier estime qu'il n'a pas besoin de la ville pour exister. Sa présence dans le lieu occupé par la ville serait secondaire puisqu'elle est éphémère. Quant à la ville, celle-ci ne veut en aucun cas se voir réduite à un simple support du graffiti. Entre les deux, quelle réponse l'espace urbain propose-t-il ? ».⁶

Dans un premier temps, nous nous concentrerons sur un objet architectural qui compose notre cadre de vie et celui de la ville : le mur. Familiers et quotidiens, les murs sont omniprésents dans notre environnement. Le mur architectural, intérieur et extérieur, reste rarement vierge de toute intervention. Il est bien souvent transformé, s'écartant ainsi au fil du temps de son aspect originel. Il ne représente pas une entité fixe. La conception du mur n'est pas uniquement le résultat de la volonté de l'architecte, elle est vouée à être repensée. L'usager le remodèle et le redessine, que ce soit par l'accrochage de tableaux à l'intérieur de son habitat ou aux inscriptions laissées sur sa couverture extérieure. Il considère le mur comme une face à s'approprier, à reconstruire et à redéfinir perpétuellement. Le mur est alors un support d'expression personnelle et collective. Il révèle l'identité de celui qui le transforme : habitant, usager quotidien de l'espace public, ouvrier, graffeur ou encore représentant politique.

Depuis l'Antiquité, jusqu'à aujourd'hui à travers les tags et les graffiti contemporains, le parcours au long des murs révèle cette entité comme un support d'expression. Cette notion de support représente quelque chose de très réel, matériel et physique.

6. Milon A., *L'Étrangers dans la ville : du rap au graff mural*, éditions PUF, Paris, 1999, Chapitre X, p. 107-120

Nous pouvons le voir, le toucher, l'appréhender et identifier les différentes couches qui le composent.

Sa matière, sa couleur et sa texture, constituent sa matérialité. Celle-ci révèle des moyens de connaissance ou de reconnaissance : elle raconte son histoire. C'est de part sa matérialité que le mur s'impose à nous. Elle donne sa réalité physique au mur, qui fait de lui une frontière, un obstacle, ou au contraire une protection. Les murs peuvent être désaffectés, réutilisés, dégradés, refaçonnés, défaits et refaits. C'est de par son potentiel à être repensé continuellement que le mur génère de nouvelles spatialités. Il est le visage d'une construction architecturale. Générateur et définisseur d'espace, il sépare le dedans du dehors tout en reliant les espaces entre eux.

Il est à la fois une entité matérielle et immatérielle. D'une part, il est représentatif d'une frontière physique, d'une limite, comme une surface verticale s'élevant en coupe et une ligne continue en plan. C'est par sa verticalité et sa stabilité que le mur s'élève. D'autre part, le mur possède un aspect immatériel. En effet, il dirige et influence les relations sociales dans l'espace. Il provoque des interactions entre les individus et entre l'individu et l'espace.



Février 2020, Île de Nantes



Décembre 2020, Commerce



Septembre 2020, Vincent Gâche, au niveau des équipements sportifs



Septembre 2020, Vincent Gâche, à l'Ouest de la guinguette



Janvier 2020, skatepark de Vincent Gâche



Août 2021, Vincent Gâche



Août 2021, Vincent Gâche

« J'aime bien passer par ici, voir tous ces jeunes à l'extérieur s'amuser, parler. En général, ils sont tous très sympathiques. J'aime bien me poser ici et regarder [...]. Certains font vraiment des choses folles avec leur corps. À côté, là-bas, y'en a même qui dessinent avec leurs bombes là. Des fois, c'est très joli ce qu'ils font ». - Passante A

Le grand mur situé sur l'île de Nantes en contrebas de l'arrêt de tram Vincent Gâche, recouvert de tags, graffiti, collages et stickers délimite deux espaces distincts. Le premier est celui de la promenade haute, longeant la piste cyclable. Le deuxième regroupe la promenade longeant la Loire, le skatepark, les différents équipements sportifs mis à disposition (barres et blocs) et l'espace sous la guinguette. Il file jusqu'à l'arrêt de ce grand mur de part et d'autre. Des escaliers et une rampe permettent de passer d'un niveau à l'autre. Depuis la promenade haute, les passants longent ce mur. De temps en temps, certains s'arrêtent et se rapprochent de la barrière. Surplombant le niveau bas, ils observent ce qu'il se passe plus bas. Leur regard dépasse ce mur. Pourtant, peu nombreux sont ceux qui osent interpeller les usagers se situant au niveau bas. Ils préfèrent discuter avec ceux qui se trouvent à côté d'eux, au même niveau. Et puis ils reprennent leur chemin.

Dans le deuxième espace régi par ce mur, celui longeant la Loire sur les quais, nous pouvons observer une multiplicité d'usages. Parallèle à la Loire, le mur ne recoupe pas cet espace mais il l'encadre. Les usagers qui co-habitent dans cet espace sont divers : passants quotidiens, promeneurs, touristes, familles, jeunes et personnes plus âgées, skateurs, sportifs, graffeurs, etc.

Cette diversité d'usages et d'usagers est propice aux rencontres et aux interactions sociales. Étonnés par la pratique du graffiti, certains contemplent, soufflent ou encore posent leurs questions directement à ceux qui dessinent. C'est notamment par la présence de ce mur spécifique que les échanges se déroulent. Le mur se dresse devant nos yeux, comme un tableau libre, disponible pour l'écriture, le graffiti ou encore l'inscription. Il s'agit alors de transformer cette limite et de la transgresser. Le mur accueille alors la parole. Celle-ci est expressive et significative. Elle est affichée, exposée et manifestée.

Les murs participent à la constitution de la surface de la ville. Cependant, cette dernière ne peut être réduite à leur simple présence. Le sol et les mobiliers d'aménagement urbain, tels que les palissades, les poubelles et les boîtiers abritant les réseaux de la ville, composent aussi la surface urbaine. Par conséquent, la complexité visuelle des matériaux tient aussi à la diversité des supports qui les accueille. Cette diversité découle des contextes spatiaux, sociaux, culturels et historiques dans lesquels les supports existent.

« C'est vrai que c'est rare de voir des gens graver sur le sol, moi je le fais jamais. Je sais pas, si tu le fais c'est comme un manque de respect ». - Graffeur A

En marquant le sol, le graffeur donne au spectateur une nouvelle opportunité pour voir le paysage urbain autrement. Souvent négligé par notre attention, le sol fait pourtant partie de notre quotidien. Il nous porte.



Parfois, un élément vient perturber la surface du sol si souvent parcourue auparavant. Surpris, nous baissions les yeux. Par ses couleurs contrastant avec la sobriété du sol, le graffiti attire notre intérêt. Ce dernier compose désormais le sol, mais il s'en détache en même temps, notamment par la matérialité et la temporalité qui lui est propre. L'un devient alors le support de l'autre. C'est par notre étonnement et notre questionnement que nous redécouvrons ainsi la matérialité du sol, son aspect et sa fonction. En posant leurs marques, les graffeurs forment de nouvelles trajectoires, cartographiant à leur manière, la ville de Nantes.



Juin 2021, Île de Nantes, sous le pont du Général Audibert, à l'Est de l'espace public Vincent Gâche.

« On a jamais des surfaces complètement lisses, alors il faut travailler avec. À force, tu sais comment te positionner face au mur, pas trop proche mais pas trop loin non plus. Et puis, c'est ça qui est intéressant aussi, qui rend ton œuvre unique. C'est que le mur lui-même, il a ses spécificités. Il est pas neuf en général, il a du vécu. Donc même si tu reproduis ton truc, ça n'aura jamais le même effet. Même si c'est avec un pochoir. En plus, en travaillant avec la matière qui existe déjà, tu lui donnes une autre valeur à ton support. Tu le rends visible ». - Graffeur B

« Les murs sont des grands livres ouverts »

Alors que le livre abrite l'écriture dans l'intimité des bibliothèques, le mur, lui, reste le lieu de la visibilité et de la communication directe. Plus largement, la surface urbaine peut être transformée par les expressions des individus. Ces derniers créent alors une nouvelle sphère visuelle et un lieu de visibilité d'affichage. Les graffeurs se situent ainsi entre les dimensions politiques et esthétiques de l'espace urbain dans lequel les manifestations individuelles et collectives peuvent être représentées.

Dans un deuxième temps, la surface urbaine est un paramètre important pour le graffiti. En effet, il lui donne une certaine visibilité. Prenons l'exemple du mur : le changement de la perception de celui-ci, induite par l'acte de graffiti, implique aussi une évolution de l'apparence du graffiti lui-même, selon le rôle du mur dans l'espace. En intégrant la matérialité du support, ici le mur, le graffiti décrédibilise sa composition existante. Ainsi, un graffiti peut donner de nouvelles significations à l'espace tout en le rendant lisible par celui qui le regarde. Le graffiti peut devenir la façade d'un mur lorsque celui-ci constitue une frontière. Il peut aussi devenir un signal directeur en repositionnant l'individu dans l'espace.

De cette manière, le graffiti donne une nouvelle visibilité pour son support, donnant de nouvelles perspectives pour lire l'espace. Par conséquent, pour être choisi, le support doit présenter un cadre particulier, entre matérialité, visibilité, accessibilité et temporalité. Le danger potentiel associé à l'action de graffer, qu'il soit physique ou moral (contravention), est aussi un critère important dans le choix de la localisation du graffiti. Ce danger est associé à la notion du risque que prennent les graffeurs de par leurs revendications, notamment personnelles. En effet, cherchant continuellement à repousser leurs limites physiques, mettant au défi leur corps à l'épreuve du terrain, ils cherchent à montrer leurs performances techniques. Ils recherchent parfois aussi une reconnaissance publique. Les lieux choisis comme « spots » de graffiti varient aussi selon la valeur symbolique du site, c'est-à-dire dans sa pertinence physique et sociale, sa disponibilité et sa cohérence avec le message et la composition du graffiti.

« Rien n'est laissé au hasard. Même si tu prémédites pas, il faut bien faire un choix à un moment donné ». - Graffeur B

« Moi, je graffe jamais sur ce qui appartient aux gens, genre les portes, les murs des immeubles et de maisons. Je le fais seulement sur les objets qui n'appartiennent à personne, comme ce boîtier électrique là tu vois. Enfin si, c'est à la commune ».
- Graffeur A

« La journée, je fais toujours attention à repérer un bout de mur accessible, pas trop risqué mais bien visible pour repasser plus tard. J'aime bien quand c'est un peu caché, ça veut dire que ça pourra rester plus longtemps. Je choisis toujours mes spots en fonction de ce qu'il y a autour ». -Graffeur C



46 Août 2021, sous le pont Aristide Briand, Île de Nantes. Auteur du graffiti : Ador



Les six graffiti photographiés ont été pris au même endroit mais à des temporalités différentes. Ils ont été réalisés sous le pont Aristide Briand, sur l'île de Nantes. L'auteur de ces graffiti est Ador.





« On colle dans des endroits stratégiques, on évite les rues trop passantes la nuit. Le jour, on veut de la visibilité donc il faut pas que ça soit trop caché non plus. C'est vraiment un équilibre à trouver entre le risque et notre objectif premier : il faut que le message soit vu au maximum.



En général, quand on trouve un bon endroit, on le garde et on l'actualise. On revient régulièrement mais pas plusieurs fois d'affilée. Il faut laisser du temps à chaque fois avant de revenir. On évite de se faire prendre quand même. [...]



On a vraiment un protocole strict entre nous, entre celles qui gèrent la feuille, la colle, celles qui préviennent s'il y a un problème, on s'organise comme on peut ». - Colleuses

Les trois photographies ont été prises au même endroit mais à des temporalités différentes. La palissade, utilisée comme support, est située sur le côté Est du château des ducs de Bretagne, dans la rue Henri IV. Depuis la cathédrale de Nantes, cette rue mène à la gare.

« En général, j'évite de graver au même endroit. Parce que déjà, je choisis ma route par rapport à d'où je pars. Mais je réfléchis jamais à où je vais le faire. C'est selon les occasions qui se présentent ». - Graffeur A

« Là, par exemple, je viendrais jamais peindre sur ça. Il y a déjà trop de monde dessus. Je préfère quand la surface est plus vide. Comme ça, je peux vraiment choisir où je graffe, surtout par rapport aux points de vue. C'est toujours bien de faire prendre du recul aux gens. Ça pique un peu leur curiosité, ça les fait s'arrêter un petit peu. Et si vraiment ils sont intéressés, ils n'ont qu'à se rapprocher. Après, en général, je fais des choses assez grandes, pour qu'on comprenne déjà de loin ce que c'est ». - Graffeur B

Ainsi, que ce soit les pochoirs, les graffiti, les affiches ou les stickers, la question du choix du support est associée à la diffusion du message, que ce soit à l'intérieur de la ville ou bien hors de ses limites, à sa matérialité, sa position géographique ou encore à son environnement proche.

**GÉOGRAPHIES, TERRITOIRES ET
TEMPORALITÉS**

**C
H
A
P
I
T
R
E
3**



L'un des concepts de base des hétérotopies est de « juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces [...] qui sont eux-mêmes incompatibles ».⁷

L'occupation d'un lieu par le graffeur est un moyen de superposer à l'espace public une autre dimension marquée par son intervention. Les graffiti ne définissent pas un lieu mais ils agissent plutôt comme un fléchage qui conduirait à un autre endroit. Il existe alors deux territoires distincts. Le premier, facilement appropriable est celui de la ville. Le second, composé d'autres signes distinctifs qui sont illisibles pour la plupart des individus, viendrait alors se superposer au premier. Ainsi, les graffeurs cartographient leurs propres mouvements. Au lieu de simplement s'approprier le territoire urbain de manière fragmentée, par leurs interventions multiples et la création d'une nouvelle signalétique urbaine, les graffeurs génèrent une certaine continuité de l'espace urbain. De par la spécificité de son support et de son contexte, chaque graffiti révèle l'identité spatiale unique du lieu dans lequel il se trouve, tout en partageant un langage symbolique avec les autres espaces graffés. Ainsi, les graffiti peuvent être perçus comme des réseaux.

En effet, l'objectif du graffeur est de développer une composition globale formée par des graffiti individuels et des messages personnels. Cette composition aboutirait à la création d'une trajectoire continue jouant un rôle important dans la perception de la ville. Celle-ci est construite et vécue à travers la marche. Le choix d'un lieu pour le graffeur devient alors une méthode pour cartographier l'espace. En créant des compositions visuelles, le graffeur permet à celui qui s'y intéresse de retracer son parcours. Les graffiti sont ainsi intégrés dans le tissu urbain. Mais cette perception de la ville varie, car les graffiti sont des marques éphémères sur le territoire. Le graffiti donne une visibilité évolutive à son support et à son contexte environnant.

7. Foucault M., *Le corps utopique*, suivi de *Les hétérotopies*, éditions Lignes, Paris, 2009, p.1557

En s'emparant de l'espace, le graffiti s'inscrit lui-même dans un tracé personnel. Sa temporalité permet de préserver la stabilité et l'identité de l'espace.

De par la modification de la visibilité d'un espace public, le territoire évolue en fonction de l'expression individuelle ou collective des graffeurs. Le travail du graffeur est indissociable de son public. D'un côté, ce dernier demande un certain degré d'appréciation de la part du public. D'un autre côté, grâce aux compositions imaginaires développées et conçues par le graffeur, le public peut jouer de manière interactive avec l'espace.

En effet, le graffeur repositionne l'observateur dans l'espace à travers l'échelle, la composition ou encore la matière de sa réalisation. Il localise, déloge et repositionne les individus dans l'espace. En proposant des points de vue, il offre différentes perceptions, à la fois de sa réalisation et de l'espace qui l'entoure.

Ainsi, dans un premier temps, la perception de la ville est composée par les interactions corporelles entre le graffeur et la surface urbaine, puis par celles entre l'observateur et l'espace.

En multipliant leurs interventions, les graffeurs créent de nouvelles opportunités pour conquérir le reste de la ville. Ils affirment leur pouvoir sur un territoire en s'appropriant temporairement l'espace public. Selon leur ressenti, par leur intervention, la ville devient plus sensible et plus ludique.

« *Mon œuvre, elle questionne. Donc la personne qui va la regarder, elle va se déplacer, reculer et se rapprocher* ». - Graffeur B

« Quand je graffe, je prends un peu de place. Dans l'action, c'est l'occasion de laisser cours à mon imagination. J'essaie d'être tout seul, alors j'en profite, ils sont rares ces moments-là, surtout en plein centre-ville. J'y prends plaisir, même si j'essaie de ne pas trop m'éterniser. Je trouve des endroits un peu cachés, je me l'approprie, enfin temporairement. Après, la marque, elle est là, donc elle témoigne bien de mon passage ». - Graffeur A

« Je sais pas si c'est vraiment s'approprier l'espace. Le mur sur lequel tu vas dessiner, ça oui, tu te l'appropries. Mais finalement, je ne pense pas que je transforme réellement l'espace autour. Je le modifie mais ça reste très éphémère ». - Graffeur D

« C'est un jeu avec les autres graffeurs, mais aussi avec ceux qui travaillent pour la ville. On prend notre place ». - Graffeur C

L'espace des réseaux sociaux

L'espace des réseaux sociaux est aussi un moyen pour le graffeur de diffuser son message. Cependant, le rapport au public est radicalement différent. En effet, bien qu'ils permettent aux graffiti de gagner de la visibilité, celui qui le regarde n'expérimente pas le lieu dans lequel il a été réalisé. De plus, cet espace questionne la nature éphémère du graffiti.

« Sur les réseaux sociaux, tu perds vraiment toute la notion de l'espace réel du graffiti. Ce sont des photos, alors ça montre vraiment pas les différents points de vue. Ta perception, elle est figée ». - Graffeur B

« Je prends systématiquement ce que je fais en photo pour le poster sur les réseaux. Ça me permet de gagner en visibilité. Et puis surtout, sur le terrain, ça reste jamais très longtemps, entre les agents [d'entretien] et les autres graffeurs. Au moins, comme ça, je suis sûr que ça reste jusqu'à ce que j'en ai marre [...]. Et puis comme ça, je peux voir mon évolution ». - Graffeur D

PARTIE 2

**LE GRAFFITI COMME MESSAGER
DE LA VILLE ET DE SES USAGERS**

**LES GRAFFITI POLITIQUES
PORTEURS D'ENJEUX URBAINS ET
SOCIAUX**

**C
H
A
P
I
T
R
E
4**





Fête de la musique 2021 (juin), Place du Bouffay

Quand l'action en elle-même est politique : principe clé de la revendication du mouvement des graffiti

Il est difficile de dresser un profil type du graffeur, notamment en raison de leurs différences sociologiques : âge, provenance, niveaux d'implication, etc. Il est d'autant plus difficile de spécifier leurs motivations. Elles peuvent être multiples: prennent-ils plaisir à défier les pouvoirs publics ? Recherchent-ils une certaine reconnaissance sociale ou artistique ? Ou revendiquent-ils simplement une idéologie ?

Par sa présence, le graffiti s'oppose au discours urbain qui façonne la ville comme une entité universelle, un espace conceptuel qui nécessite des pratiques d'épuration permanentes. Le mouvement du graffiti s'est développé en réaction aux codes et aux règles dominantes de la société, régis par les politiques. Il représente une forme de subculture urbaine. Celle-ci s'est intégrée à la société mais elle s'en démarque également de par ses revendications. Les graffeurs développent des manières de se confronter à la « stérilité » de l'espace urbain en questionnant la notion du droit individuel et collectif à la ville. Ils s'inscrivent ainsi dans une pratique étiquetée comme déviant. Les graffeurs exercent une forme de pouvoir sur l'espace urbain par la transgression en marquant temporairement la ville.

« Quand je graffe, je laisse toujours une partie de moi. Nous, on donne des clés à tous ceux qui regardent. Après, chacun est libre d'interpréter comme il veut. Je suis toujours dans l'illégalité. Mais j'y tiens. C'est comme ça que je marque les esprits, en graffant ce qui est interdit. On est de moins en moins libres. On est surveillés et contrôlés. Alors c'est en violant la loi que je dénonce ». - Graffeur B

Dans un premier temps, l'apprentissage de la technique du graffiti se fait de manière autodidacte et autonome. Il nécessite un certain temps. Il faut prendre le temps pour graffer, progresser techniquement et suivre l'évolution du mouvement. C'est un entraînement du corps à travers la technique. Cette dernière progresse à travers un apprentissage continu, dit « *sur le tas* ». En effet, elle se transmet difficilement par des explications orales. C'est plutôt par l'imitation et la reproduction des gestes que le graffeur progresse techniquement. Cet apprentissage est à la fois empirique, sensible et idéologique. La maîtrise de cette pratique provient d'une éducation corporelle adaptée aux outils, aux sites et aux situations. Elle permet d'optimiser le coût, le temps de réalisation et l'impact visuel du graffiti.

La bombe aérosol est l'outil principal utilisé par les graffeurs. Elle constitue un symbole identitaire de ces derniers. Elle est considérée comme un prolongement du corps : la bombe projette une image de son utilisateur dans la ville. Elle représente alors un pouvoir d'expression individuelle. Les représentations de la bombe sont variées. Elle est souvent associée à l'image d'une arme, destinée à anéantir la ville. Cette représentation peut être retranscrite dans le réel : la bombe aérosol est souvent utilisée pour diffuser des messages de révoltes.

Dans un deuxième temps, l'idéologie du mouvement des graffiti est structurée autour de la valeur de la transgression. En mettant au défi leur corps à la ville, les graffeurs cherchent à repousser leurs limites physiques mais aussi celles de la ville.

À Nantes, les agents de nettoyage employés par la ville n'interviennent pas sur une hauteur de plus de trois mètres. Ainsi, en dépassant cette limite, les graffeurs et les tagueurs gagnent une certaine pérennité et une visibilité spécifique : un point de vue singulier associé au danger de la prise de hauteur. Lorsque le graffiti est pratiqué dans cette optique, c'est la transgression et la prise de risque qui sont plus valorisées que le respect des normes et des codes fixés (formes, codes de représentation, maîtrise de l'outil, etc.).

« Quand je sais que je veux en faire en couleurs, je prends deux ou trois bombes avec moi. Mais je me balade jamais avec tout mon matos, c'est lourd et ça me ralentit. Mais en général, j'ai déjà une idée du type d'endroit que je veux graffer. L'emplacement en particulier, je le décide sur place par contre, sur le moment. Mais si je sais que je veux faire un truc un peu plus risqué un soir, je prends cette bombe-là, celle de base. Faut le faire vite, que le message soit clair quand même, mais en dehors de ça, l'esthétique, je m'en fous ». - Graffeur A

Pour certains graffeurs, la prise de risque est indissociable de la revendication même du mouvement. Sans elle, le graffiti n'est que peinture. Les risques sont avant tout judiciaires mais aussi physiques. Ils sont calculés par les graffeurs. Plus la prise de risque est importante et maîtrisée, plus le graffeur sera visible et aura une valeur presque indépendante de ses qualités graphiques. C'est notamment par la maîtrise et le choix de l'outil utilisé que les graffeurs visent à optimiser leurs performances. Plus une bombe aérosol a une pression élevée, plus son débit sera rapide. Elle sera alors utilisée lors d'actions risquées. À l'inverse, les bombes à basse pression seront dédiées plutôt aux interventions pratiquées dans la légalité.

Dans un troisième temps, la maîtrise de l'outil utilisé par le graffeur donne à celui-ci une certaine reconnaissance au sein du mouvement. Elle s'acquiert par une grande productivité et une gestion du risque d'interpellation. La légitimité d'un graffeur est collectivement définie. Elle implique que sa position dans le mouvement ait été dominante à un moment donné. Cependant, son statut social peut être revu à la baisse par sa communauté, dans le cas où le graffeur se soumet à des exigences légalistes. Ainsi, la prise de risque et la valeur transgressive du graffiti participent à la fabrication du statut social du graffeur au sein du mouvement.



Août 2021, sous le pont Aristide Briand, Île de Nantes



Avril 2021, Bas Chantenay, mur de la « Carrière »



Janvier 2021, rue Paul Nizan

Quand le message transmis est politique

Les graffiti incitent les individus à s'interroger sur l'organisation du plan urbain. Cette dernière notion se traduit par l'existence de lieux plus graffés que d'autres, comme les lieux de passages (sous les ponts, dans des tunnels, près des gares, en centre-ville ou en périphéries).

Un premier préjugé serait de considérer le graffiti comme une révolte absurde, qui partirait dans tous les sens, sans valeur propre ni de structure précise. Et dans laquelle il s'agirait de suivre une tendance éphémère, sans structure mais surtout sans message politique clair. Ce premier préjugé réduit les graffiti à un effet de mode.

Pourtant, ils possèdent plusieurs qualités dénonciatrices. Le graffiti peut être expressif, dans le sens où il a des choses à dire, même si les revendications sont floues. Il peut être informatif, en révélant comment les choses sont, notamment socialement et politiquement. Il peut être engagé et engageant dans le sens où il peut faire faire des choses à autrui. Ainsi, le mouvement du graffiti dépasse le désir d'une simple reconnaissance publique. Le message transmis par le graffiti peut être politique. D'un côté, il peut viser une entité politique précise. De l'autre, il peut aussi exprimer un dysfonctionnement urbain.

Cette forme d'expression spontanée peut être complexe et difficile à interpréter de par la diversité de ses représentations graphiques et du langage utilisé. Pourtant, les graffiti expriment une identité, celle du graffeur, une pensée et un sens. Les revendications sont de diverses dimensions : sociale, les individus réclament un mieux-être ; économique, en révélant l'appartenance à une échelle sociale ; politique, en exprimant une opposition avec le discours de la Ville.



Août 2021



Septembre 2020



Décembre 2020



Juillet 2021, rue Paul Nizan, Nantes Révoltée

Dans ce dernier cas, certains graffeurs contestent l'organisation spatiale mise en place par les politiques locales. D'autres revendiquent une forme de reconnaissance d'un statut public. Les graffeurs engagés rejettent le système moral, social, économique et politique mis en place en exprimant leurs revendications. Ainsi, le graffiti possède une fonction d'« avertisseur social ».

« On choisit bien nos mots, parce qu'on écrit pas des phrases complètes. Il faut que ça soit rapide à faire et à lire. Le message doit être frappant, percutant. Il faut qu'il marque les gens pour qu'ils s'en souviennent ». - Colleuses

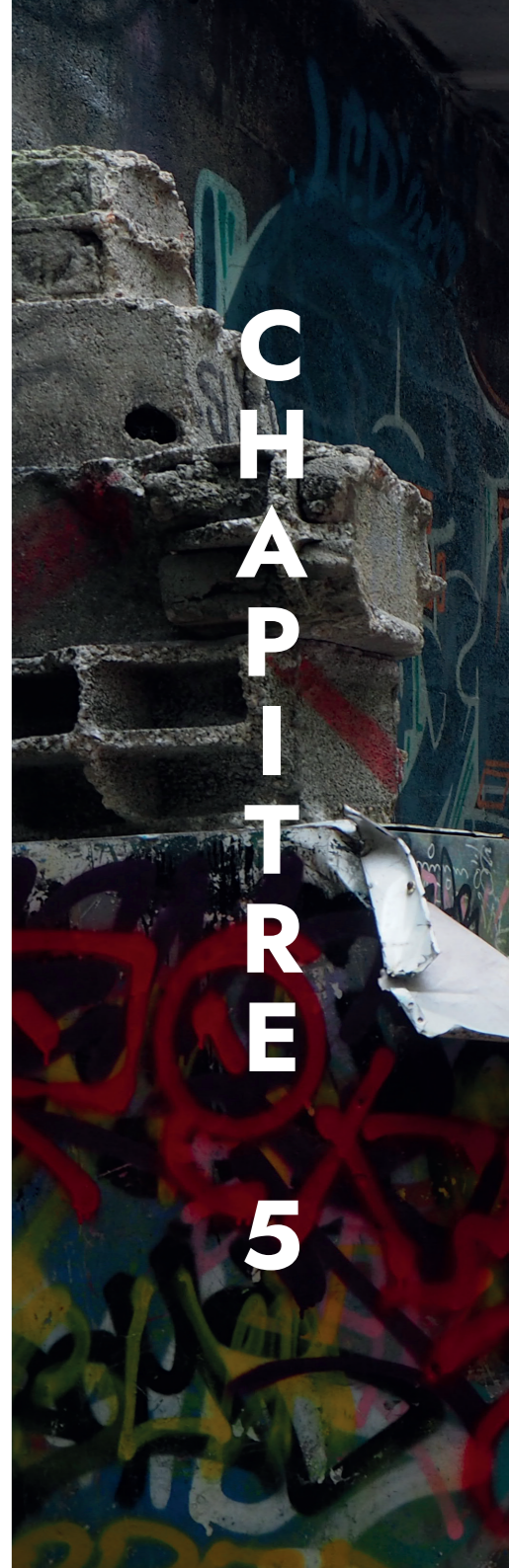
« En passant par ici t'es toujours au courant de ce qu'il se passe dans le monde. C'est souvent très politisé, mais ça reste des questions qui doivent être posées. Il me suffit de regarder un peu et j'ai le droit à ma séance d'actualités gratuite ».

- Passant 2

« Ça permet de diffuser les informations. Avec un peu de chance, il y aura bien une ou deux personnes qui auront vu le message et qui iront s'informer par eux-mêmes. Enfin, on l'espère. En tout cas, les gens seront un peu au courant. Le but, c'est d'exprimer notre mécontentement et c'est un bon moyen de le montrer en l'affichant sur les murs. Faut faire bouger les choses ». - Graffeur D

**L'INSTITUTIONNALISATION DU
GRAFFITI DANS LES ESPACES
PUBLICS**

**C
H
A
P
I
T
R
E
5**



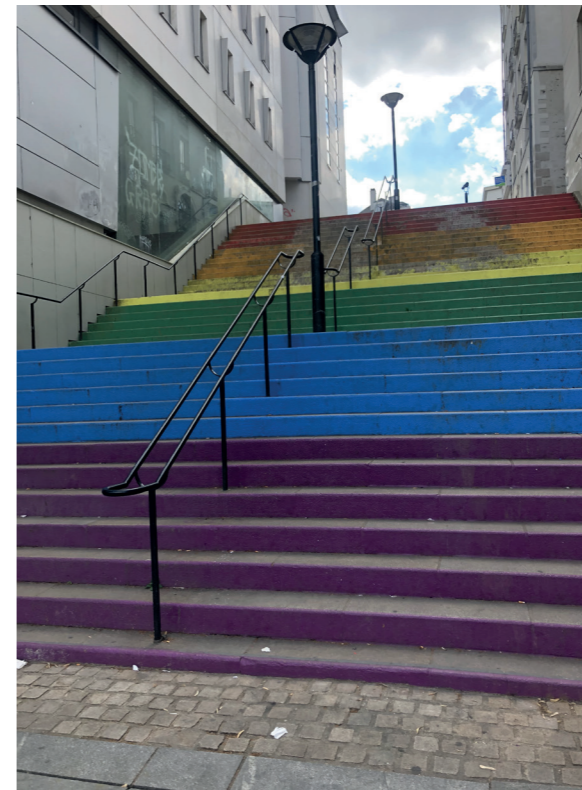
À l'image de notre époque, la mise en récit du paysage urbain, auquel le graffiti participe, est évolutive, hybride et hétérogène. Le graffiti offre une mise en perspective intéressante des multiples discours de la ville, entre autorisation, tolérance et répression. Leur présence questionne le droit individuel et collectif à la ville. Les limites de propriété sont sans cesse repoussées. Pour les politiques locales, les espaces publics sont des lieux stratégiques. En exerçant leur pouvoir sur ces territoires, elles développent une forme de contrôle des pratiques et des usages dans les espaces urbains. Certaines ont choisi de rendre disponibles des surfaces spécifiques de l'espace public pour la pratique des tags et des graffiti. Ces derniers y sont donc désormais autorisés. Ainsi, certaines zones de l'espace public sont délimitées par leur institutionnalisation. Par ce processus, la ville révèle sa volonté de cadrer et de contrôler ces pratiques qualifiées de marginales. Les murs qui ne sont pas conçus pour dessiner le deviennent. Les graffiti seraient alors simplement l'écho et le reflet de la nouvelle peau de la ville. Ils exprimeraient à leur manière le plan de la ville tout en participant à son discours.

Les graffiti, de par leur nature et leur définition propre, ont pour vocation d'être éphémères. Pourtant par leur institutionnalisation certains deviennent objets d'expositions.

À Nantes, l'escalier de la rue Beaurepaire représente bien ce type d'institutionnalisation. Il est situé entre la place du Cirque et la rue du Pont Sauvetout, menant à la tour Bretagne. Peint pour la « *marche des fiertés* »⁸ en juin 2018, son apparence visuelle subsiste. En effet, la municipalité nantaise s'est engagée à entretenir cette peinture aux couleurs vives pour que persiste son message. Afin d'y parvenir, la ville a mis en place les moyens financiers et humains nécessaires pour respecter cet engagement. Ainsi, l'escalier est régulièrement repeint afin de garder son esthétique aux couleurs du drapeau arc-en-ciel.

8. La « *marche des fiertés* », « *Gay Pride* » ou simplement « *Pride* » est la principale manifestation du mouvement LGBTQI+. À la fois revendicative et festive, elle est destinée à donner une visibilité aux personnes homosexuelles, bisexuelles, queer et transgenres (et autres). Cette manifestation revendique la liberté et l'égalité des orientations sexuelles et des identités de genre.

Depuis l'été 2018, sa valeur d'usage a évolué. Avant, d'aspect terne, il remplissait uniquement la fonction initiale pour laquelle il avait été conçu : celle d'accès. Depuis, il est devenu l'attraction du quartier. Les usagers s'arrêtent devant, le contemplent, le prennent en photo ou se posent sur les marches pour manger ou discuter.



Octobre 2020,
l'escalier rue Beaurepaire

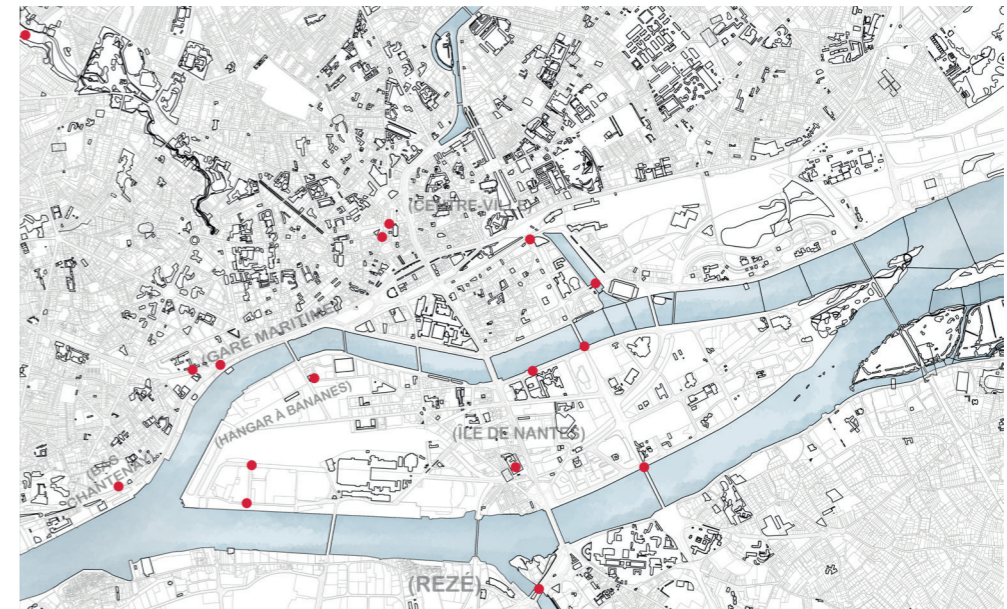
L'objectif de ce chapitre est de révéler comment les dualités entre art et vandalisme, culte de la propreté et culture urbaine sont travaillées et définies par les acteurs municipaux de Nantes.

Selon la Loi, réaliser un graffiti ou un tag est considéré comme un délit de vandalisme. Les graffiti sont jugés comme des dégradations des biens publics et privés. Selon les dommages causés, l'individu qui tague ou qui graffe encourt une amende (allant de 3750€ à 30 000€ selon les cas) et des travaux d'intérêt général.

Il y a une réelle lutte acharnée des autorités urbaines pour ne pas offrir aux visiteurs l'image d'un désordre urbain, qui serait rendu visible par exemple par une prolifération de graffiti non désirés par exemple. En effet, les services de la ville de Nantes proposent sur l'ensemble du territoire nantais des campagnes quotidiennes de nettoyage des graffiti et des tags par des agents spécialisés. De plus, chaque individu peut signaler un graffiti ou un tag sur l'application élaborée par la ville de Nantes nommée « Nantes dans Ma Poche ». Cependant, pour être nettoyées, ces inscriptions interdites doivent être visibles et accessibles (jusqu'à trois mètres) depuis l'espace public.

Néanmoins, comme d'autres avant elle, la ville de Nantes « a souhaité laisser des espaces de liberté aux graffeurs, des espaces où ils peuvent laisser libre cours à leur créativité ».⁹ Cette nouvelle organisation spatiale de l'espace public, se superposant à celui existant, présente un cadre alternatif pour la pratique du graffiti. Depuis 2006, les lieux où cette activité est autorisée ont été définis et cartographiés par l'association Pick Up Production, en lien avec les politiques locales. Ce zonage se nomme le « Plan Graff ». Celui-ci présente la localisation des surfaces libres dédiées à la pratique des formes d'expression individuelle. De plus, un arrêté municipal a été établi pour fixer son cadre.

⁹ Article sur le site de Nantes Tourisme, *Visites, Histoires de Street-art et graffiti - Circuit des grues*



Carte présentant les lieux du « Plan Graff »

Le « Plan Graff » différencie deux types de zonage : d'une part, deux endroits accessibles sans condition où la pratique de l'expression libre est communément acquise depuis des années ; d'autre part, quinze lieux devant faire l'objet d'une demande d'autorisation et d'un engagement envers la charte établie par Pick Up Production. Cette dernière engage le graffeur à respecter le règlement concernant l'utilisation de ces murs. Les règles cadrent la réalisation du graffiti. Elles dictent son emplacement, sa temporalité (jours et horaires) et ses dimensions maximales (elles ne doivent pas dépasser trois mètres).

Le paysage urbain nantais évolue en même temps que les lieux et les éléments architecturaux qui le compose. Les lieux sont impactés par l'évolution du regard des acteurs politiques et publics. Depuis les années 90, les politiques locales se penchent sur la question du street art. Une forme de valorisation des « cultures urbaines » se met en place.

Les acteurs municipaux nantais font cohabiter deux aspects contradictoires de la pratique du graffiti. D'un côté, les acteurs de la propreté considèrent toujours le graffiti comme une pollution visuelle. De l'autre, les acteurs culturels commencent à s'intéresser à cette pratique en tant que patrimoine artistique et politique. En effet, nombreuses sont les commandes publiques et privées de graffiti à Nantes. Les collectifs d'artistes-graffeurs, notamment *100 Pression* et *Plus de Couleurs*, occupent un rôle important dans la production des graffiti légaux. Ces derniers sont même considérés comme des œuvres d'art urbain.¹⁰ La multiplication des commandes d'œuvres d'art urbain occupe une place importante dans le discours des politiques locales nantaises. L'association des collectifs d'artistes avec les politiques locales permet de démocratiser la pratique de l'art urbain, notamment celle des graffiti, mais surtout de la cadrer.



Mai 2021, façade d'un immeuble, île de Nantes, *Plus de Couleurs*

¹⁰ Depuis la fin du XX^{ème} siècle, l'art urbain, ou street art, est à la fois un mouvement et une forme d'expression artistiques.



Mars 2021, rue du Vieil hôpital, auteur du graffiti : Ador

En 2012, le « Voyage à Nantes »¹¹ a mis en place un événement intitulé « *Over the wall* ». Pour cette occasion, certains murs et tous les stores de la rue du Vieil hôpital ont été mis à disposition des artistes-graffeurs Ador, Semor et Korsé. Ces derniers sont bien connus de la sphère nantaise. Cet événement a permis à la ville d'appuyer son désir d'institutionnaliser la pratique du graffiti en lui donnant une certaine visibilité, tout en cadrant sa pratique. À l'issue de cet événement, les réalisations ont toutes été effacées.

Depuis, Ador s'est approprié la rue, et certaines de ses réalisations sont plutôt anciennes. Cette action est tolérée par la ville.

¹¹ Créé en 2011, sous la forme d'une société publique locale, le « Voyage à Nantes » est un organisme touristique chargé de la promotion de Nantes Métropole à travers la culture. Il est aussi un événement estival renouvelé tous les ans depuis 2012. D'une part, un parcours permanent est matérialisé par une ligne verte tracée au sol. Celle-ci conduit le visiteur à travers Nantes, entre monuments du patrimoine, œuvres artistiques pérennes et temporaires et architectures considérées comme emblématiques de la ville de Nantes. Elle propose différents points de vues sur la ville. D'autre part, pendant deux mois, l'événement « Voyage à Nantes » propose de nombreux événements culturels, entre expositions, concerts et visites guidées.



Juillet 2020, Façade du Trampoline, Île de Nantes

Le projet sur la façade du Trampoline sur l'île de Nantes est dirigée par le collectif 100 Pressions. Cette façade accueille une œuvre d'art urbain éphémère. Elle est renouvelée tous les trois mois.

L'objectif de ce collectif à travers ce projet est de démocratiser la pratique du graffiti, notamment considéré comme un constituant de l'art urbain, mais surtout de mettre en lumière sa diversité.



Août 2021, au bout du Hangar à Bananes, face au Bas Chantenay

La fresque réalisée par Nantes révoltée est régulièrement « toyée » malgré la présence de nombreuses caméras. Ce terme désigne les tags et les inscriptions qui recouvrent le graffiti original. Celui-ci est alors considéré comme dégradé. La ville de Nantes a financé trois fois la reproduction de cette fresque suite à la présence de nombreux tags qui la recouvraient. Cette fresque fait référence à l'histoire du lieu. Elle dénonce explicitement les violences et les répressions policières qui ont eu lieu lors de la fête de la musique 2019, notamment avec l'affaire Steve et qui sont toujours d'actualité.

La multiplication des commandes publiques et privées permet de valoriser la pratique de l'art urbain et donc celle du graffiti. Mais elle établit aussi une forme de censure institutionnelle. En effet, le choix des thématiques est rarement laissé aux artistes. C'est sans doute la raison pour laquelle rares sont les œuvres politiques réalisées dans le cadre d'une commande. Ainsi, en proposant une forme d'expression cadrée, la ville contrôle une part du paysage urbain. En mettant des murs à disposition, elle met en place une politique de contrôle qui vise à dissuader la pratique de graffiti, qualifiée de « vandale », tout en valorisant la figure de l'artiste.



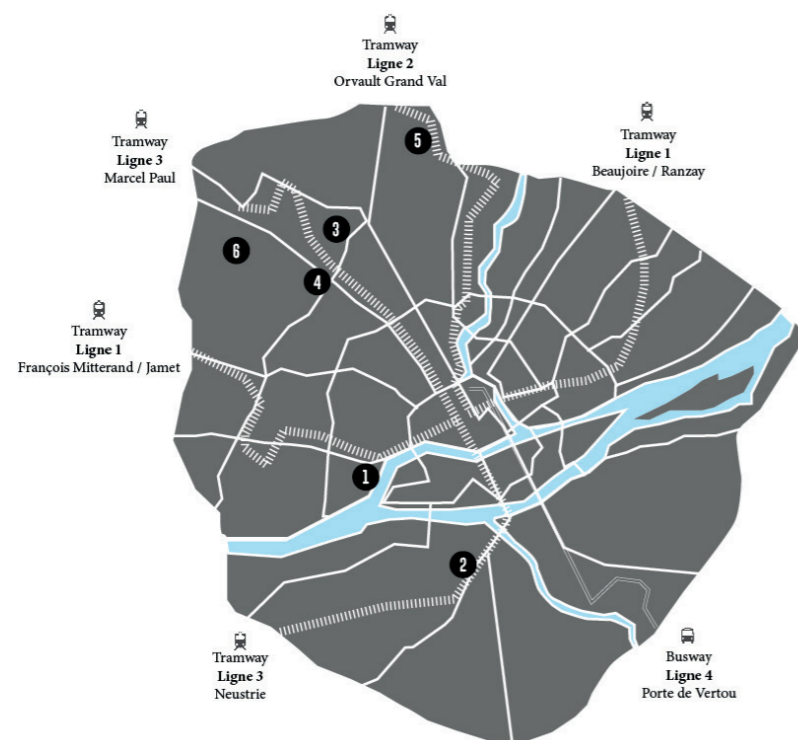
Juillet 2020, au bout du Hangar à Bananes, à côté de la fresque précédente



Novembre 2020, Trafic, projet « Parade, Balade et Distorsion », auteurs du graffiti : Ador et Semor. Photographie prise depuis le Hangar à Bananes

Depuis le Quai des Antilles, nous faisons face à une fresque murale bien connue des nantais : il s'agit de l'œuvre intitulée « Trafic ». Elle a été dessinée par Ador et Semor.

Cette réalisation met en scène des personnages divers autour du thème du voyage et de la mobilité. Elle fait partie du projet « Parade, Balade et Distorsion », initié en 2016 dans le cadre du Voyage à Nantes et poursuivi de mai à novembre 2017. Mené par Ador et Semor, ce projet regroupe huit fresques murales disposées dans différents quartiers populaires à Nantes, Rezé, Orvault et Saint-Herblain.



Carte issue du site du projet « Parade, Balade et Distorsion »

- 1) *Trafic*, Nantes, Bas Chantenay (Quai Marquis d'Aiguillon)
- 2) *Le voyageur & Les visiteurs*, Rezé, (2 allée Théophile Gautier)
- 3) *Le chercheur*, Orvault, (8 allée du Thouet)
- 4) *Marée*, Nantes, Beauséjour, (arrêt de Tram Beauséjour)
- 5) *Le camionneur & Le dompteur*, Nantes, (5 et 7 rue du Honduras)
- 6) *Le colporteur*, Saint-Herblain, (Parc de la Savèze)

Le mouvement du graffiti alimente également la politique touristique de la ville de Nantes. Les graffiti s'inscrivent dans une politique de valorisation artistique qui incite le voyageur à parcourir la ville autrement pour découvrir les nouveaux quartiers et redécouvrir les quartiers populaires.

Les acteurs du tourisme mobilisent des outils tels que les balades urbaines et les visites guidées pour assurer cette valorisation. Ils souhaitent s'adresser à un public varié : les jeunes, familles et personnes âgées, les habitants de la ville et touristes de passage à Nantes. Il y a là une volonté d'attirer de nouveaux publics touristiques. Ainsi, le graffiti et le street art plus largement, deviennent de nouveaux points de départ pour des objectifs de valorisation *in situ*, passant par les quartiers en pleine métamorphose et ceux qui étaient en retrait.

En partant du principe que la balade urbaine et la visite guidée sont utilisées comme des méthodes de valorisation touristique, les graffiti sélectionnés par ces parcours sont alors considérés comme de l'art éphémère et non plus comme du vandalisme. Cette considération devient un prétexte pour attirer les individus, rencontrer et échanger. Cet art éphémère constitue un appel. Il peut être suivi de la volonté des politiques locales à valoriser quelque chose de plus global, telle que la diversité culturelle, l'architecture ou encore le développement de pratiques artistiques comme la photographie.

Des visites guidées, sous la forme de balades urbaines, sont régulièrement proposées par l'office du tourisme. Dans le cadre du Voyage à Nantes de l'été 2021, j'ai suivi le nouveau parcours proposé par Sarah Guilbaud¹², intitulé « *Histoires de street-art et graffiti - Circuit des Grues* ». Le point de départ était au château des ducs de Bretagne. Nous étions dix à suivre Sarah Guilbaud dans les rues du centre-ville. Puis, nous avons longé la Loire jusqu'au pont Haudaudine

12. Sarah Guilbaud est guide à l'Office de tourisme de Nantes depuis deux ans. Passionnée par le street art nantais depuis 1999, elle est notamment l'auteure des deux ouvrages suivants : *Nantes, street art et graffiti*, éditions Coiffard, 2012, 226 p. et *Nantes - Balades urbaines*, éditions Matin, midi et soir, 2018, 191 p.

pour continuer ce parcours sur l'île de Nantes. Toujours en longeant la Loire, mais cette fois-ci face à l'arrêt de tram Gare Maritime, nous nous sommes baladés jusqu'au bout Ouest de l'île. Nous avons pris le navibus pour pouvoir aller à Bas Chantenay, situé en face du Hangar à Bananes. Ce fut notre point d'arrivée.

Ponctuée d'arrêts et d'échanges, cette balade urbaine a duré deux heures. Notre guide a tenu à nous faire remarquer toutes les petites interventions (mosaïques, collages, stickers et graffiti) que nous croisons sur notre chemin sans. Les tags ont cependant été laissés de côté. Sarah Guilbaud a fait de brefs commentaires sur leurs aspects visuels, les techniques de réalisation et les auteurs lorsqu'il était identifiables. Cependant, elle n'a que très peu précisé le sens des messages exprimés ce qui est probablement lié aux valeurs et opinions qu'ils véhiculent. Elle s'est forgée un œil aiguisé de par son expérience et la photographie. Et c'est sans doute la raison pour laquelle elle a pu montrer du doigt de nombreuses inscriptions bien avant que la plupart d'entre nous les aient repérées.

« Les personnes connaissant vaguement le street art, s'y intéressent un peu mais ce qui les attire c'est surtout la découverte de Nantes d'une manière différente. Même s'ils reconnaissent certains artistes ou certains graffiti, il arrive toujours un moment où les gens sont surpris par ce que je leur montre.

Pour les nantais, c'est surtout le fait de découvrir des pièces en plein centre-ville auxquelles ils n'ont jamais fait attention alors qu'ils passent souvent par là. Ça reste un moyen ludique pour attirer et faire découvrir Nantes. La balade autour du street art c'est un bon moyen pour lire la ville autrement ». - Sarah Guilbaud

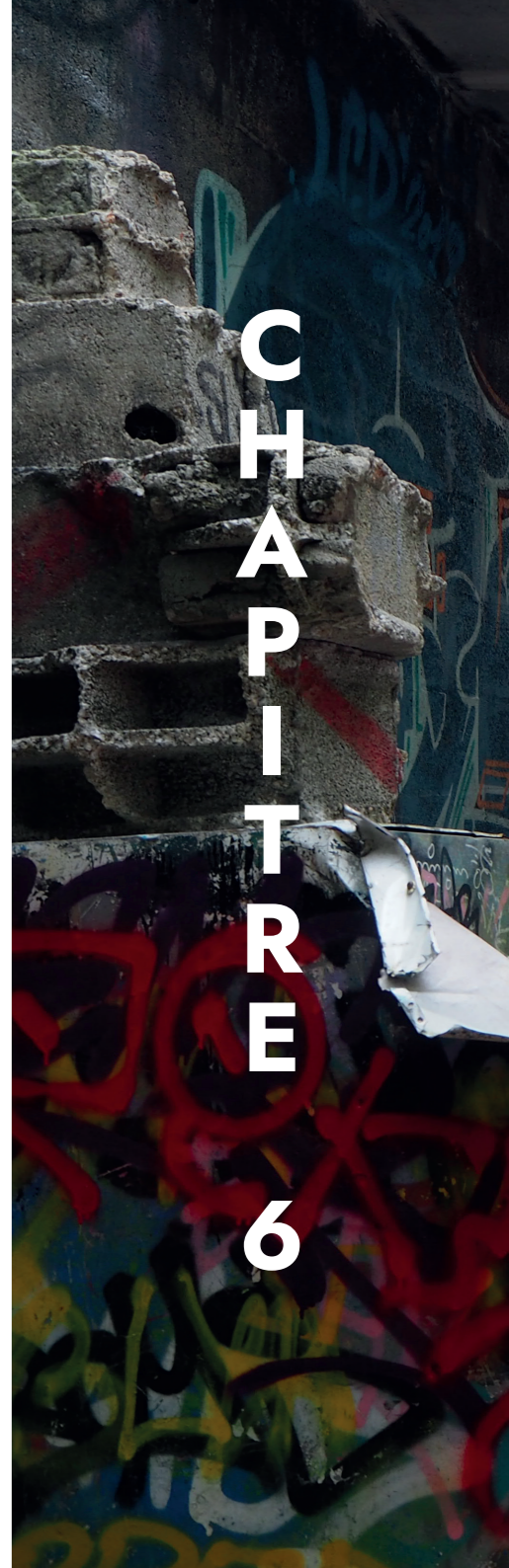
Les personnes m'accompagnant dans ce parcours provenaient en effet de divers horizons. Deux familles et deux jeunes étaient venus passer le week-end à Nantes, tandis que les autres personnes étaient de plus vieilles femmes habitantes de Nantes. Tous, à leur manière, ont été globalement surpris par la diversité des formes d'expression de l'art urbain. Un autre parcours guidé est aussi proposé par Sarah Guilbaud. Celui-ci reste cependant dans le centre-ville de Nantes, entre Commerce, Bouffay le pont du Lu et le quartier des Olivettes.

D'un côté, l'institutionnalisation de ces espaces publics par les politiques de la ville représente une forme de contrôle sur ces espaces stratégiques, questionnant l'accessibilité de ces lieux. D'un autre côté, la mise à disposition des lieux dans lesquels les graffiti sont tolérés permet aux graffeurs de s'exercer et de développer leurs techniques personnelles. Ainsi, il semblerait que le graffiti et la ville se renforcent mutuellement. Les graffeurs ne sont pas des victimes passives mais réellement des acteurs de la complexification de la pratique, en s'adaptant au système autant que le système est en train de s'adapter à eux. L'expression urbaine propose alors une relation intéressante entre l'individu et la ville de par la manière dont son discours se trouve retraduit et reconstruit. Par la valorisation des cultures urbaines, les politiques de Nantes veulent diffuser l'image d'une ville ouverte, dynamique et populaire. Cependant, les budgets accordés au nettoyage des inscriptions jugées vandales restent bien supérieurs aux budgets de la promotion artistique.

Par ces formes d'institutionnalisation, certains graffiti sont désormais produits dans la légalité. Ce phénomène requestionne les relations qui s'opèrent entre les revendications du mouvement du graffiti, de ses principes actuels et de la portée politique du message transmis.

**LA REDÉFINITION POTENTIELLE DU
STATUT ET DU RÔLE DU GRAFFEUR :
ACCEPTER OU REVENDIQUER**

**C
H
A
P
I
T
R
E
6**



Les graffeurs entretiennent une relation passionnelle et polémique avec l'espace urbain, mais aussi avec l'institution. Ils produisent à la fois une réelle contestation, notamment vis-à-vis des normes de la Ville. Ils appartiennent souvent à des communautés de pratique du graffiti. Ils se regroupent pour des raisons culturelles et sociales ou encore utilitaires, pour partager les coûts et prévenir des risques potentiels. Les communautés de graffeurs prennent trois formes.

La première est celle de la « bande d'amis ». Elle est informelle et elle est structurée uniquement par les liens affectifs entre les membres. Il s'agit du groupe le plus classique.

La deuxième forme est appelée le « crew » (l'équipe). L'appartenance à cette communauté est codifiée et organisée, selon des liens affectifs, des idéologies partagées, une passion commune ou encore selon le niveau de technicité de chaque membre. Elle représente la communauté de pratique de référence pour les artistes-graffeurs. Lorsqu'un membre d'un crew graffe, il signe par son « blaze » (pseudonyme), en spécifiant le crew auquel il appartient.

La dernière forme est le collectif. Ses membres sont reconnus en tant qu'artistes urbains professionnels. À l'inverse du crew, le collectif est structuré juridiquement, notamment par la Loi 1901. Il constitue ainsi une forme d'institutionnalisation.

Deux collectifs nantais, *100 Pression* et *Plus de Couleurs*, jouent un rôle important dans la visibilité et la communication des graffiti à Nantes. Leur statut juridique leur permet d'avoir plus de poids avec les politiques locales que les autres types de communautés. De plus, ce statut questionne la valorisation professionnelle de la figure du graffeur.

Ces processus de territorialisation, induite par les formes d'institutionnalisation autour du graffiti, contribuent à faire évoluer cette pratique elle-même, dans ses contenus, ses modes de faire, ses temporalités et ses revendications. Les auteurs des graffiti sont anonymes. Ils suscitent un imaginaire souvent peu compris par beaucoup. Les prises de risques sont associées au mouvement du graffiti et elles sont apprivoisées entre visibilité et sécurité. Les dispositions de répression des graffeurs et l'effacement des graffiti sont multipliés, sous le prétexte de l'insécurité. Tout le débat porte ainsi sur un ensemble de distinction entre la figure de l'artiste et celle du délinquant, entre liberté et oppression, éphémère et permanent, et enfin art et vandalisme.

« C'est une évolution du travail qui se fait, des portes qui s'ouvrent et des pratiques qui se transforment. Après, je continue personnellement à graffer en dehors des commandes. Je veux vraiment garder ce côté de spontanéité [...]. Avec une reconnaissance artistique, notre travail est plus valorisé. Après, toute cette forme d'institutionnalisation qui se met en place là, ça pourrait conduire à une standardisation des formes et des genres. Mais il faut tout de même garder ce côté plus provocateur et spontané ». - Graffeur E

« Le problème avec le mur de Vincent Gâche, c'est que tu sais que ton dessin va être directement recouvert. C'est le jeu en même temps. Ça reste un bon moyen de s'entraîner sans problème ». - Graffeur D

« Ceux qui graffent qu'aux endroits où ils ont le droit, ils ont pas compris le principe. Comme des pigeons, il se font contrôler par les politiques ». - Graffeur F

CONCLUSION

À travers l'itinéraire d'une découverte personnelle et subjective, j'ai développé une réflexion sur la question de l'expression politique de l'espace urbain.

Le street art, aussi appelé art urbain, regroupe diverses formes d'appropriation de l'espace public. Les graffiti se différencient des tags par leurs formes mais surtout par leurs visées. Ils ne sont pas réduits au simple étiquetage d'un individu en quête d'identité, ils présentent souvent de multiples revendications, parfois même divergentes. En effet, le graffeur peut porter dans son oeuvre une volonté artistique, un désir de laisser sa marque ou encore un message politique dénonciateur ou revendicateur.

Tout d'abord, la pratique du graffiti est considérée comme un acte de vandalisme. Le graffeur s'approprie l'espace public ce qui amène à un débat concernant le droit individuel et collectif à la ville. Cette appropriation temporaire révèle l'exercice d'une forme de pouvoir. Elle anime une lutte continue entre les graffeurs et les politiques locales. De plus, de nature transgressive, cette activité nécessite la maîtrise d'une technique particulière, dont l'apprentissage se fait de manière autonome et autodictate.

Ensuite, le support du graffiti, la ville, présente de nombreuses inscriptions. Les éléments architecturaux, qui la composent, découpent et délimitent l'espace urbain. Le graffeur choisit le support du graffiti en fonction de sa matérialité mais surtout de sa visibilité et de la prise de risque impliquée. En le graffant, il donne à son support et au contexte qui l'entoure une nouvelle perspective. La surface urbaine

révèle alors l'identité de celui qui la transforme, elle donne à celui qui graffe une existence par procuration. Le graffiti est donc signe d'une présence.

La perception de la ville est transformée par les interactions corporelles entre le graffeur et les territoires dans lesquels il intervient, mais aussi avec son public. En repositionnant l'observateur dans l'espace, le graffeur propose de nouveaux points de vue à la fois sur le support utilisé mais aussi sur le contexte environnant. La mise en récit du paysage urbain auquel il participe, est alors à l'image de notre époque, dynamique, hybride et hétérogène.

Les graffiti ont pour vocation d'être temporaires. Ils se superposent à la peau de la ville sans altérer de manière irréversible l'identité des divers espaces urbains dans lesquels ils existent. Ainsi, leurs temporalités permettent de préserver la stabilité et l'essence même des lieux. De plus, les revendications des graffeurs peuvent être multiples. Elles peuvent être sociales, économiques ou encore politiques. Selon les lieux, les graffiti peuvent être autorisés, tolérés ou interdits. L'institutionnalisation de cette pratique par les politiques locales révèle une forme de contrôle de celles-ci. Cependant, elles exposent des opinions divergentes.

D'un côté, la ville de Nantes montre à la fois une volonté d'effacer systématiquement l'image d'un désordre urbain : celui de la prolifération de graffiti non désirés. De l'autre côté, une certaine valorisation culturelle et artistique de ce mouvement se met en place. Cette dernière prend la forme de commandes publiques, visites guidées ou encore d'une certaine reconnaissance d'un statut d'artiste. Par conséquent, certains graffeurs sont désormais reconnus comme des artistes et non plus comme des délinquants. La pratique du graffiti présente ainsi de nombreuses dualités, entre art et vandalisme, artiste et délinquant, éphémère et pérenne, liberté et oppression, revendication et adaptation.

Lors de mes enquêtes de terrain, les entretiens ont été compliqués à obtenir. En tant que non-initiée, il a été difficile de savoir vers qui je pouvais me tourner. Cependant, un travail photographique m'as permis de mettre en lumière les questions en rapport avec mon sujet de recherche. Celles-ci concernent les notions de temporalité, de matérialité, d'appropriation, de visibilité, de prise de risque, de revendication et d'institutionnalisation.

Cette enquête de terrain à travers Nantes m'a aussi questionnée sur les commandes de graffiti par les politiques locales dans les quartiers populaires. Cette pratique n'est pas inhérente à la ville de Nantes, nous pouvons la retrouver dans toutes les grandes villes française tels que Paris, Bordeaux, Lyon, etc. L'attractivité recherchée par la municipalité et les besoins impérieux des habitants semblent divergents et la pratique du graffiti artistique dans ces lieux semble parfois décalée. Ainsi, quels sont les rapports entre les revendications des habitants de ces quartiers, pour un mieux vivre et les messages politiques de la ville, pour la valorisation culturelle et touristique, transmis à travers ce type d'action ?

BIBLIOGRAPHIE

Ardenne P., *Un art contextuel : création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, éditions Flammarion, Paris, 2002, 254 p.

Benjamin W., *Paris, capitale du XIXe siècle : Le Livre des passages*, 3ème édition, éditions du Cerf, collection Passages, Paris 1997, 972 pages

Beaud S., Webner F., *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques*, éditions La Découverte, collection Grands Repères Guides, Paris, 1998, 327 p.

Becker H.S., *Les ficelles du métier*, éditions La Découverte, collection Grands Repères Guides, Paris, 2002, 353 p.

Bouillon F., Monnet J., *L'observation et ses angles*, Espaces et Sociétés n°164-165, 2016, 294 p.

Calogirou C., *Jeunesse et appropriation de l'espace public. Street art, graffiti et publicité : entre connivence et aversion*, Influxus, n°131, 2014, en ligne

De Certeau M., *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, éditions Gallimard, Paris, 1990, 416 p.

De Certeau M., *La culture du pluriel*, éditions Seuil, Paris, 1993, 228p.

Deleuze G., *Mille Plateaux : capitalisme et schizophrénie*, éditions de Minuit, Paris, 1980, 645 p.

Featherstone M., *The Flâneur, the city and virtual public life*, Urban Studies, Vol. 35, 1998, p. 909-925.

Foucault M., *Le corps utopique; suivi de Les hétérotopies*, éditions Lignes, Paris, 2009, p.1557

Grandhomme V., *Jeunesse et appropriation de l'espace public. Discipline(s) du désordre. La pratique du graffiti au prisme de l'engagement*, Influxus, n°131, 2014, en ligne

Guilbaud S., *Nantes - Balades urbaines*, éditions Matin, midi et soir, 2018, 191p.

Haumont N., *L'urbain dans tous ses états, Faire, vivre, dire la ville*, éditions l'harmattan, collection Habitat et sociétés, 1998, 400p.

Macé G., *Un Détour par l'Orient*, éditions Gallimard, collection Le cabinet des lettres, Paris, 2001, 144p.

McCullough M., *Ambient commons : attention in the age of embodied information*, éditions MIT Press, Cambridge, 2013, 347 p.

Mensch N., *L'art transgressing du graffiti : pratiques sociales et contrôle social*, Sociologie, Université de Franche-Comté, thèse, 2013, 374 p.

Milon A., *L'Étrangers dans la ville : du rap au graff mural*, éditions PUF, Paris, 1999, 145 p.

Mitchell W. J. T. , *Iconologie : image, texte, idéologie*, éditions Les Prairies ordinaires, Paris, 2009, 345p.

Mongin O., *La condition urbaine : la ville à l'heure de la mondialisation*, éditions du Seuil, Paris, 2005

Mons A., *Les lieux de sensibles : villes, hommes, images*, éditions CNRS, Paris, 2013

Lefebvre H., *La révolution urbaine*, éditions Gallimard, 1970, 248 p.

Lefebvre H., *Le droit à la ville*, éditions Gallimard, 1970, 135 p.

Le Claire J., *Les pratiques d'art urbain à Nantes Métropole : des spatialité conditionnées par l'attitude des pouvoirs publics*, Atlas social de la métropole nantaise, Au-delà de la ville attractive, université de Nantes, mars 2021

Lemoine S., Tessier Y., *Les murs révoltés : quand le street art parle social et politique*, éditions Alternatives, Paris, 2015, 199 p.

Paquot T., *L'espace public*, éditions La Découverte, collection Repères, Paris, 2009, 128p.

Péré-Christin E., *Le mur : un itinéraire architectural*, éditions Alternatives, Paris, 2001, 112 p.

Sennett R., *Ce que sait la main : La culture de l'artisanat*, éditions Albin Michel, 2010, 416p.

Simmel G., *La Philosophie de l'argent*, traduction de S. Cornill et P. Ivernel, éditions PUF, Paris, 1987, 192 p.

Simmel G., *Les grandes villes et la vie de l'esprit, Suivi de Sociologie des sens*, éditions Payot, collection Petite Bibliothèque Payot, 2013, 112 p.

Vaslin J., *Gouverner les graffitis*, Presses Universitaires de Grenoble, collection Politiques culturelles, février 2021, 142p.

Kloekner L. et Florentin D., *#9/Sur les murs de la ville : Édito*, Urbanités, septembre 2017, en ligne

Sites internet :

Guilbaud S. : <https://www.flickr.com/photos/zerbihancok/>

Nantes tourisme :

<https://www.nantes-tourisme.com/fr/visite/histoires-de-street-art-et-graffitis-circuit-centre-ville>,

<https://www.nantes-tourisme.com/fr/visite/histoires-de-street-art-et-graffitis-circuit-des-grues>,

<https://www.nantes-tourisme.com/fr/art-contemporain/street-art-et-gr>

<https://patrimonia.nantes.fr/home/decouvrir/les-parcours-du-patrimoine/parcours-nantes-street-art-et-gr.html>

Projet « *Parade, Balade et Distorsion* » : http://paradebaladeetdistorsion.com/le-projet/?fbclid=IwAR2eFu3-fVs6VWoL_Bo6kEoUDx7A4cwgPiahsuX10mezqfQ5YhVitelY954

ANNA GIRAudeau-WARDEN

Mémoire de master, ENSA Nantes, 2021

Lieux et Enjeux, sous la direction
d'Anne Bossé, Élise Roy et Théo Fort-Jacques